

## Vice et maladie, de la *République* au *Timée*

1. **L'analogie vice-maladie dans la *République*.**
  - a. Le vice est une maladie, la maladie un vice : une identification ?
  - b. La position de l'analogie vertu-santé / vice-maladie
  - c. Analogie vice-maladie et analogie âme-cité
  - d. En-deçà de l'analogie : la place de la médecine face à la gymnastique
  - e. Un mal propre à l'âme : *République X*
2. **Maladies du corps et maladies de l'âme dans le *Timée***
  - a. La maladie du corps est un dysfonctionnement structurel
  - b. Quand les vapeurs du corps se mêlent aux mouvements de l'âme
  - c. Ne mouvoir ni l'âme sans le corps, ni le corps sans l'âme : un parallélisme trompeur.
3. **Conclusion : les normes de la maladie**
  - a. Surdétermination axiologique des maladies dans la *République*
  - b. Une asymétrie notable entre le médecin et le juge

## Textes

---

**T1.** *Resp.* 405c8-d4. — Avoir besoin, par ailleurs, de la médecine, repris-je, non pas pour des blessures ou pour l'une ou l'autre de ces maladies qui jalonnent le cours des saisons (τινων ἐπετεϊων νοσημάτων ἐπιπεσόντων), mais parce qu'en raison de sa paresse et du régime (δίαιταν) que nous avons décrit, on se remplit comme un marécage de fluides et de gaz (ῥευμάτων τε καὶ πνευμάτων), pour ensuite forcer les ingénieux disciples d'Asclépios à désigner ces maladies du nom de "vents" et de "catarrhes" (φύσας τε καὶ κατάρρους), ne trouves-tu pas cela honteux ?

**T2.** *Resp.* 444c5-e2 — C'est que, repris-je, tout cela en fait ne diffère en rien des choses saines et des choses malsaines (οὐδὲν διαφέροντα τῶν ὑγιεινῶν τε καὶ νοσωδῶν), étant entendu que ces dernières sont au corps ce que les autres sont à l'âme (ὡς ἐκεῖνα ἐν σώματι, ταῦτα ἐν ψυχῇ). — De quelle manière ? demanda-t-il. — Les choses saines engendrent la santé, les choses malsaines la maladie. — Oui. — De la même manière, les actions justes engendrent la justice, et les actions injustes l'injustice ? — Nécessairement. — Il revient en effet à la santé de produire, pour <les éléments> du corps, une structure qui par nature les fait commander et se soumettre les uns aux autres (τὰ ἐν τῷ σώματι κατὰ φύσιν καθιστάναι κρατεῖν τε καὶ κρατεῖσθαι ὑπ' ἀλλήλων), alors qu'au contraire la maladie produit une structure qui les fait commander et se soumettre les uns aux autres contre l'ordre naturel (τὸ δὲ νόσον παρὰ φύσιν ἄρχειν τε καὶ ἄρχεσθαι ἄλλο ὑπ' ἄλλου). — En effet. — De même, repris-je, engendrer la justice ne produit-il pas pour les <principes> de l'âme une structure qui par nature les fait commander et se soumettre les uns aux autres, alors que l'injustice produit une structure qui les fait commander et se soumettre contre l'ordre naturel ? — C'est évident, dit-il. — La vertu serait donc apparemment une forme de santé, la beauté et le bon état de l'âme, alors que le vice en serait la maladie, la laideur et la faiblesse (Ἀρετὴ μὲν ἄρα, ὡς ἕοικεν, ὑγίειά τέ τις ἂν εἴη καὶ κάλλος καὶ εὐεξία ψυχῆς, κακία δὲ νόσος τε καὶ αἰσχος καὶ ἀσθένεια).

**T3.** *Resp.* 556e3-9. (Trad. Leroux modifiée) Or, comme un corps maladif (σῶμα νοσῶδες) n'a besoin que d'un léger choc de l'extérieur pour tomber malade (πρὸς τὸ κάμνειν), et qu'il arrive parfois que, même sans motif externe, il entre en dissension avec lui-même (στασιάζει αὐτὸ αὐτῷ), de la même manière une cité, placée dans une situation analogue où l'on requiert pour le soutien militaire des ressources de l'extérieur, certains faisant appel à une cité oligarchique, d'autres à une cité démocratique, devient malade au moindre prétexte et se livre à elle-même une bataille intérieure (νοσεῖ τε καὶ αὐτὴ αὐτῇ μάχεται) ; et il arrive même qu'elle entre en dissension (στασιάζει) sans intervention extérieure.

**T4.** *Resp.* 404e3-5 : Ici en effet la variété (ἡ ποικιλία) engendre l'indiscipline (ἀκολασίαν), là elle engendre la maladie (νόσον), tandis que la simplicité (ἡ δὲ ἀπλότης) dans la musique engendre la modération dans l'âme (κατὰ μὲν μουσικὴν ἐν ψυχαῖς σωφροσύνην), et dans la gymnastique elle produit la santé pour le corps (κατὰ δὲ γυμναστικὴν ἐν σώμασιν ὑγίειαν), n'est-ce pas vrai ?

**T5.** *Resp.* 407c7-e2. Aussi dirons-nous qu'Asclépios lui aussi savait cela, et que c'est pour cette raison qu'il a révélé l'art de la médecine à ceux dont l'état général est tel que la nature et une bonne diète leur assurent une condition physique saine (τοὺς μὲν φύσει τε καὶ διαίτῃ ὑγιεινῶς ἔχοντας τὰ σώματα), et qui ne souffrent que d'affections très localisées (νόσημα δὲ τι ἀποκεκριμένον ἴσχοντας ἐν αὐτοῖς). C'est à eux et à leurs habitudes qu'est destinée sa médecine. Il les débarrassait de leurs maladies par des drogues ou des interventions, tout en leur prescrivant leur diète habituelle (φαρμάκοις τε καὶ τομαῖς τὰ νοσήματα ἐκβάλλοντα αὐτῶν τὴν εἰωθυίαν προστάττειν διαίταν), pour ne pas nuire à leur activité politique. Par contre, à l'égard de ceux qui sont affligés d'une condition physique totalement malade (διὰ παντὸς νενοσηκότα σώματα), il n'entreprenait pas, par des diètes faites de légères ponctions progressives et d'infusions (διαίταις κατὰ σμικρὸν ἀπαντλοῦντα καὶ ἐπιχέοντα), de rendre leur existence longue et misérable, ni de leur faire engendrer des enfants qui, selon toute vraisemblance, seraient constitués comme eux. Au contraire, il n'a pas pensé qu'il fallait soigner celui qui n'était pas en mesure de vivre une vie d'une durée normale, parce que cela ne présente aucun intérêt ni pour lui ni pour la cité.

**T6.** *Resp.* 609d4-7 — Eh bien, va, examine aussi l'âme de cette manière. L'injustice qui l'a envahie, comme le reste du mal, tout cela, du fait de l'avoir pénétrée et de s'y être incrusté (τῷ ἐνεῖναι καὶ προσκαθῆσθαι), va-t-il la corrompre et la flétrir au point de la conduire à la mort en la séparant du corps ?

**T7.** *Resp.* 609e1-610a3 (trad. Leroux modifiée)— Garde bien à l'esprit en effet, Glaucon, dis-je, que nous ne pensons pas que le corps puisse périr sous l'effet de la mauvaise qualité des aliments (ὑπὸ τῆς τῶν σιτίων πονηρίας), telle qu'elle se développe en eux, que ce soit leur mauvaise conservation, la pourriture, ou tout autre défaut. Mais si la mauvaise qualité des aliments eux-mêmes produit pour le corps un mal du corps (τῷ σώματι σώματος μοχθηρίαν), nous dirons que c'est par l'intermédiaire des aliments, en raison du mal propre au corps qu'est la maladie (ὑπὸ τῆς αὐτοῦ κακίας νόσου οὕσης), qu'il a été détruit. Mais nous n'estimerons en aucun cas qu'il aura été corrompu par la mauvaise qualité des aliments, qui constituent des êtres différents de l'être qu'est le corps, c'est-à-dire par un mal étranger qui n'est pas l'auteur de son mal propre (ὑπ' ἄλλοτρίου κακοῦ μὴ ἐμποιήσαντος τὸ ἔμφυτον κακόν).

**T8.** *Resp.* 610a5-8— En suivant maintenant un raisonnement identique (Κατὰ τὸν αὐτὸν τοίνυν λόγον), repris-je, n'allons pas croire, si un défaut du corps ne peut entraîner pour l'âme un défaut de l'âme (ἐὰν μὴ σώματος πονηρία ψυχῆ ψυχῆς πονηρίαν ἐμποιῆ), que l'âme puisse périr sous l'effet d'un mal qui lui est étranger, sans que son mal propre ne soit en cause (ἄνευ τῆς ἰδίας πονηρίας), et donc que quelque chose que ce soit puisse périr par l'effet du mal d'une autre chose.

**T9.** *Resp.* 613a4-7 : — Il faut donc faire la supposition que dans le cas de l'homme juste, s'il devient la proie de la pauvreté, ou des maladies (ἐν νόσοις), ou de quelque autre condition qui passe pour un mal, cela aboutira en fin de compte pour lui à un bien, qu'il soit vivant ou mort.

**T10.** *Resp.* 610d5-e4— Par Zeus, dit-il, l'injustice n'apparaîtrait plus dès lors comme une chose si terrible, si elle devait être mortelle pour celui qui en est atteint, car il serait délivré de ses maux. Je crois plutôt qu'elle se révélera tout au contraire comme la meurtrière des autres, <ceux qui sont dépourvus d'injustice>, si elle a l'occasion de les tuer, alors qu'elle procure une grande vitalité à celui qui l'accueille (μάλα ζωτικὸν παρέχουσαν), et cette vitalité, elle le maintient éveillé même la nuit, tant elle semble, n'est-ce pas, se tenir bien éloignée de ce qui peut causer la mort.

**T11.** *Tim.* 85a5-b2. Mais, si le phlegme blanc est mélangé à de la bile noire, s'il se diffuse jusqu'aux révolutions les plus divines qui se trouvent dans la tête et qu'il y introduit le trouble, l'affection ainsi produite est moins violente, si elle survient durant le sommeil, tandis que, si l'attaque a lieu à l'état de veille, il est plus difficile de s'en défaire. Et cette maladie qui touche l'élément sacré en nous, c'est tout à fait à bon droit qu'on l'appelle « sacrée » (νόσημα δὲ ἱεράς ὄν φύσεως ἐνδικώτατα ἱερὸν λέγεται).

**T12.** *Tim.* 85e7-86a2. Mais, quand [la bile] est moins abondante et que le corps résiste à la dissolution, comme c'est elle qui se trouve maîtrisée (κρατηθεῖσα) et qu'alors ou bien elle se répand dans tout le corps, ou bien elle évacue le corps à la façon de bannis expulsés d'une cité en révolte (οἶον φυγὰς ἐκ πόλεως στασιασάσης ἐκ τοῦ σώματος ἐκπίπτουσα), parce qu'elle est refoulée à travers les vaisseaux soit vers le haut soit vers le bas du tube digestif, elle provoque diarrhées, dysenteries et toutes les autres maladies du même genre ».

**T13.** *Tim.* 86e3-87a7. Et pareillement, en ce qui concerne les douleurs, une grande quantité des vices de l'âme vient du corps de pareille façon. En effet, lorsque les phlegmes acides et salés et tout ce qu'il y a d'humeurs amères et bilieuses errent de par le corps et n'arrivent pas à trouver un exutoire, et que, pelotonnées à l'intérieur, elles y subissent un brassage qui les amène à mêler leurs vapeurs au mouvement de l'âme, ces substances provoquent des maladies de l'âme qui prennent toutes sortes de formes (παντοδαπά νοσήματα ψυχῆς ἐμποιοῦσι), plus ou moins graves, plus ou moins nombreuses, et qui se portent vers les trois régions de l'âme. Et selon qu'elles attaquent celle-ci ou celle-là, elles provoquent toutes les variétés de l'acrimonie et de l'abattement, toutes celles de la témérité et de la lâcheté, toutes celles de l'oubli et de la paresse d'esprit (ποικίλλει μὲν εἶδη δυσκολίας καὶ δυσθυμίας παντοδαπά, ποικίλλει δὲ θρασύτητός τε καὶ δειλίας, ἔτι δὲ λήθης ἅμα καὶ δυσμαθίας).

**T14.** *Tim.* 88a3-7. (...) et enfin, lorsqu'elle [l'âme] s'adonne à l'enseignement ou à la controverse (μάχας) de vive voix, en public ou en privé, elle le [le corps] secoue et le fait s'échauffer dans les disputes et les rivalités qui s'ensuivent, et en excitant des écoulements (καὶ ῥεύματα ἐπάγουσα), elle trompe la plupart des prétendus médecins (τῶν λεγομένων ἰατρῶν ἀπατώσα τοὺς πλείστους) et elle les amène à incriminer des causes contraires aux causes véritables (τὰν αἰτία ἀιτίασθαι ποιεῖ).

**T15.** *Tim.* 87b6-9. Il faut assurément s'efforcer, dans la mesure du possible, tant grâce à l'éducation que grâce aux exercices et aux études (διὰ τροφῆς καὶ δι' ἐπιτηδευμάτων μαθημάτων), de fuir le vice et de rechercher son contraire. Mais c'est là un sujet qui ressortit à un propos d'un autre genre.

**T16.** *Resp.* 408d10-409b2. (trad. Leroux modifiée) — Pour commencer par les médecins, dis-je, ceux qui deviendraient les plus habiles seraient ceux qui commenceraient dès leur jeunesse, en plus de faire l'apprentissage de leur art, en se mettant au contact du plus grand nombre possible de constitutions physiques déficientes (ὡς πλείστοις τε καὶ πονηροτάτοις σώμασιν ὀμιλήσειαν), à subir eux-mêmes toutes les maladies (καὶ αὐτοὶ πάσας νόσους κάμοιεν), et à n'être pas naturellement dotés d'une condition physique parfaitement saine (μὴ πάνυ ὑγιεινοὶ φύσει). Car ce n'est pas, je pense, grâce à leur corps qu'ils soignent le corps (οὐ γὰρ οἶμαι σώματι σώμα θεραπεύουσιν), autrement il ne leur serait jamais loisible d'être en mauvaise santé ou de tomber malades. C'est par l'âme qu'ils soignent le corps, et il ne sera guère possible à l'âme de soigner quoi que ce soit si elle est de mauvaise constitution ou si elle devient malsaine (ἢ οὐκ ἐγχωρεῖ κακὴν γενομένην τε καὶ οἶσαν εὖ τι θεραπεύειν). — C'est juste, dit-il. — Tandis que le juge, mon ami, c'est par l'âme qu'il commande à l'âme, et il n'est pas permis à l'âme de se former dès la jeunesse au contact d'âmes corrompues (ἐν πονηραῖς ψυχαῖς τεθράφθαι τε καὶ ὀμιληκέναι), ni de traverser l'expérience de toutes les injustices en les commettant elle-même, dans la seule visée de pouvoir de manière lucide à partir d'elle-même témoigner des injustices commises par les autres, à l'instar de ce que fait le corps pour les maladies (οἶον κατὰ σώμα νόσους). Il faut que dès sa jeunesse, au contraire, elle soit demeurée innocente et exempte d'habitudes mauvaises, si elle doit, en vertu de son excellence propre, juger sainement des choses justes. Voilà la raison pour laquelle ceux qui sont dotés d'un bon tempérament paraissent dès leur jeunesse des gens simples et faciles à tromper par ceux qui sont injustes : ils ne disposent pas en effet en eux-mêmes de modèles d'expérience semblables à ceux des gens corrompus.

## Bibliographie sélective

---

BRISSON Luc, *Le Même et l'autre dans la structure ontologique du Timée de Platon : un commentaire systématique du Timée de Platon*, Sankt Augustin, Academia Verlag, 1994.

CORNFORD Francis M., *Plato's cosmology : the Timaeus of Plato*, London, Routledge & Kegan Paul, 1937.

DEMONT Paul, « Progrès ou décadence de la technè médicale selon [Hippocrate], *Ancienne Médecine et Platon, République* », *Études platoniciennes*, n° 10, 1<sup>er</sup> janvier 2013 (DOI : [10.4000/etudesplatoniciennes.365](https://doi.org/10.4000/etudesplatoniciennes.365)).

- GILL Christopher, « The Body's Fault? Plato's Timaeus on Psychic Illness' », dans M.R. Wright (éd.), *Reason and Necessity in Plato's Timaeus*, London, Classical Press of Wales, Duckworth, 2000, p. 59-84.
- GRAMS Laura, « Medical Theory in Plato's "Timaeus" », *Rhizai: A Journal for Ancient Philosophy and Science*, vol. 6, n° 2, 2009, p. 161-192.
- HACKFORTH R., « Moral Evil and Ignorance in Plato's Ethics », *The Classical Quarterly*, vol. 40, 3/4, 1946, p. 118-120.
- JOUBAUD Catherine, *Le corps humain dans la philosophie platonicienne : étude à partir du « Timée »*, Paris, J. Vrin, 1991.
- LAUTNER Peter, « Plato's Account of the Diseases of the Soul in *Timaeus* 86B1-87B9 », *Apeiron*, vol. 44, n° 1, 2011, p. 22-39.
- LLOYD, Geoffrey Ernest Richard, *In the Grip of Disease: Studies in the Greek Imagination*, Oxford, Oxford University Press, 2003.
- MACÉ Arnaud, « Santé des corps, des esprits, des cités : un modèle antique de liaison entre pathologie sociale et pathologie psychique », dans Stéphane Haber (éd.), *Des Pathologies sociales aux pathologies mentales*, Besançon, Annales Littéraires de Franche-Comté, 2010, p. 31-54.
- MILLER Harold W., « The Aetiology of Disease in Plato's Timaeus », *Transactions and Proceedings of the American Philological Association*, vol. 93, 1962, p. 175-187.
- O'BRIEN Michael John, *The Socratic paradoxes and the Greek mind*, Chapel Hill (NC), University of North Carolina Press, 1967.
- PRINCE Brian D., « The Metaphysics of Bodily Health and Disease in Plato's Timaeus », *British Journal for the History of Philosophy*, vol. 22, n° 5, 3 2014, p. 908-928.
- RENAUT, Olivier, "The Analogy Between Vice and Disease from the *Republic* to the *Timaeus*" In *Psychology and Ontology in Plato*, Luca Pitteloud et Evan Keeling (ed.), 2019, p. 67-83. Cham, Springer International Publishing.
- RENAUT Oliver, « Une théorie des vices dans la *République* de Platon », dans Christelle Veillard, Dimitri El Murr et Oliver Renaut (éd.), *Ancient vices*, Leiden, Brill, 2020, p. 72-94.
- RENAUT Olivier, « Political Images of the Soul », dans Radcliffe Edmonds III et Pierre Destrée (éd.), *Plato and the Power of Images*, Leiden, Brill, 2017, p. 138-157.
- RENAUT Olivier, *Platon, la médiation des émotions. L'éducation du thymos dans les dialogues*, Paris, J. Vrin, 2014.
- STALLEY Richard. F., « Mental health and individual responsibility in Plato's *Republic* », *The Journal of Value Inquiry*, vol. 15, n° 2, 1981, p. 109-124.
- STALLEY Richard. F., « Punishment and the Physiology of the Timaeus », *The Classical Quarterly*, vol. 46, n° 2, coll. « New Series », 1996, p. 357-370.
- STEEL Carlos, « The Moral Purpose of the Human Body" A Reading of" Timaeus" 69-72 », *Phronesis*, vol. 46, n° 2, 2001, p. 105-128.
- TAYLOR A. E, *A Commentary of Plato's Timaeus*, Oxford, The Clarendon press, 1928.